

Liberté

Notes de lecture

André Belleau, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon, Jacques Godbout et Fernand Côté

Volume 1, numéro 4, juillet–août 1959

URI : id.erudit.org/iderudit/59658ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A., Ouellette, F., Pilon, ., Godbout, J. & Côté, F. (1959).
Notes de lecture. *Liberté*, 1(4), 258–261.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

suit, encore: "Partant que la terre puisse nous garder de toute fausse sentimentalité, cette dernière n'étant que la fille d'un putain mal mariée." Mal mariée parce que putain, ou putain parce que mal mariée? Il y a là un petit problème, que l'auteur devrait élucider à notre profit.

Décidément, un jeune poète devrait nous faire parvenir, en même temps que son premier recueil, un *curriculum vitae*, ou du moins nous faire connaître son âge. Si Guy Arsenault est très jeune, on comprendra. Il est des choses qui doivent se faire et s'écrire (sinon se publier), à un certain âge. Il y a du mérite à répudier l'alexandrin quand on a dix-sept ou dix-huit ans. A vingt-cinq, l'audace serait plutôt de l'utiliser...

Je ne vous raconterai pas par le menu le voyage assez difficile que j'ai fait à travers le recueil de Guy Arsenault. "Lecteur mon ennemi", nous a-t-il dit dans son avant-propos: il tient parole. Du moins par le langage, qui est difficile et lâche, d'une obscurité que je suis porté à attribuer à la confusion plutôt qu'à la profondeur. Pour le reste, j'avoue n'avoir pas trouvé dans ce recueil des traces bien fortes de ce qu'annonçait le sous-titre: "petite cosmologie de mes haines". L'agressivité de Guy Arsenault a le souffle court, et des objets bien mal définis. Ce que je retiens plutôt de "*L'eau, la montagne et le loup*", c'est une recherche ardue — recherche qui est d'ailleurs partagée par Guy Robert, et presque tous les jeunes poètes canadiens-français — des sources premières de l'existence, des points d'appui les plus élémentaires. Et quelques images:

"... le geste obstiné du semeur dessinera dans le vent la maladresse d'une pierre échappée."

"Tant d'arbres généalogiques sont des sapins traînants..." qui prouvent un certain don de parole, et une sensibilité éveillée au sens de la nature d'ici. Que tout cela se dégage, et, peut-être...

Gilles Marcotte



Zazie dans le métro, roman de RAYMOND QUENEAU, Paris, Gallimard, 1959, 253 pages.

Décidément, nous sommes devenus des types de basse-époque (ou de la très haute, rapport à nos descendants) comme disent les historiens. Et le dernier roman de Queneau est de l'excellente littérature de basse-époque, je dis bien *excellente*. Ceci n'a rien de péjoratif et je parie que les Huysmans de l'avenir le savoureront avec des joies incommunicables d'initiés. Ils parleront sans doute de Queneau comme quelques esprits curieux d'entre nous

parlent aujourd'hui d'Ausone ou de Prudence. Il leur faudra une forte connaissance des glossaires spéciaux (la langue sera morte depuis longtemps et les grammaires, par définition, sont classiques) pour saisir le sens de phrases comme celle-ci: "Doukipudonktan, se demanda Gabriel exéché... Au lieu de venir encombrer les rues de Paris, vous feriez mieux d'aller garder vozouzézovovos..."

Vous vous appelez Raymond Queneau et vous êtes affligé d'une lucidité effroyable. Vous connaissez la langue comme pas un et avez démonté la mécanique du roman contemporain: vous savez les trucs, les tours, les petites malhonnêtetés avec lesquels on prend le lecteur au piège. Après Malraux, Camus, Sartre, vous ne vous mettez quand même pas à déclamer pathétiquement sur la condition humaine. On ne vous prendra pas non plus à faire dans la grosse cochonnerie comme Céline. Bien plus, vous êtes un type sérieux, exigeant. Et le malheur est

que vous vous sentiez incapable de dire que le Panthéon est beau. D'abord parce que tous les guides l'ont dit. Ensuite parce que c'est terriblement difficile à dire. Le diriez-vous que vous vous mettriez à ricaner doucement, songeant: "Tiens, ça fait dans tel genre de truc"... Vous n'avez plus confiance.

Zazie est une fillette de dix ans. Elle jure comme un bateleur et en sait plus long sur le chapitre des perversions sexuelles qu'un confesseur d'expérience. On l'amène à Paris, c'est-à-dire, on la confronte avec le tout-vu, le tout-connu, le tout-senti. Zazie n'a pas de destin propre. Elle agit comme un puissant réactif. Elle fait virer tout à l'insolite. Elle dispense de dire que le Panthéon est beau. Zazie est un principe.

Le lecteur rigole ferme. Les situations sont cocasses; la langue fait mille clowneries et Queneau cligne de l'oeil. On rigole puis on devient un peu triste. Queneau a trop besoin de Zazie.

Et nous?

A. B.

L'Ecole de Paris, roman de JEAN VERDUN, Paris, Julliard, 1959, 368 pages.

L'Ecole de Paris: un titre sur lequel il ne faut pas se méprendre; aucune parenté avec les romans très XXe siècle de Michel Ragon où les abstraits vivent dans les rues: pas de peintres dans ce roman qui est plutôt une peinture. Une peinture patiente, lente, parfois juste, souvent romantique.

De la Libération à aujourd'hui, Francis (le héros) vit avec un appétit moyen, va de l'amour à l'argent, de l'argent à la noblesse, passant par le *strip-tease*, couche ici, dort là et cherche surtout à réaliser les rêves de son adolescence.

Jean Verdun nous offre dans ce second roman l'histoire d'une initiation à l'amour et au monde. C'est un peu le roman-type d'aujourd'hui, mais chacun peut y trouver son compte. Le style est clair, sans recherche, peut-être un peu trop limpide, mais la limpidité n'est pas chose facile. *L'Ecole de Paris* aurait pu s'intituler "Comment réussir dans la vie"... Un roman où chacun peut en partie se retrouver, puis rêver: car, hélas, nous n'avons pas tous l'occasion de coucher avec la femme d'un ministre.

J. G.

Une Mère en Israël, de DVORAH DAYAN, Paris, Julliard, 1959, 184 pages.

Dvorah Dayan quitta l'Ukraine en 1913 pour s'installer en Palestine. Elle raconte dans ce volume la vie pénible qui a été la sienne, mais elle se trouve en même temps à raconter l'évolution historique et politique du pays. Une évolution qui se fait par la base, c'est-à-dire par la famille et les groupes de familles.

Ce livre est un témoignage émouvant. Pour tous ceux-là, les humbles,

les petits, les pauvres qui ont permis la formation de l'Etat d'Israël, les mots courage, obstination et espoir ne sont pas des abstractions.

Le ton du récit de Dvorah Dayan n'est pas sans rappeler à plusieurs reprises les livres sacrés. C'est l'âme retrouvée d'un peuple qui s'exprime par la voix d'une mère.

J.-G. P.

La Vie de Sir Alexander Fleming, par André Maurois, Paris, Hachette et Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1959.

Quelles illusions on se fait à propos des grandes institutions. Jusqu'ici j'avais toujours cru qu'il fallait savoir écrire pour être admis sous la coupole de l'Académie française. J'ai perdu cette illusion en lisant *la Vie de Sir Alexander Fleming* d'André Maurois.

Butant à tout instant sur des tournures de phrase abracadabrantes, sur des expressions totalement incongrues ou encore sur des paragraphes complets de jargon scientifique à peine traduit, je me demande encore comment j'ai pu me rendre aux trois quarts du volume.

Il faut sans doute attribuer au rayonnement puissant de la vie de Fleming le seul intérêt du livre de Maurois. Car je suis persuadé que s'il s'était agi d'un quelconque personnage, je n'aurais pas pris la peine de lire deux chapitres de ce bouquin assommant.

Le seul mérite de l'ouvrage est de nous dévoiler les aspects multiples de la vie et de la carrière d'un homme dont l'Angleterre peut être fière et qui demeurera un exemple typique de courage, d'humilité, voire de fantaisie dans un monde où le sérieux nous apparaît comme la seule vertu théologique.

Le livre n'est pas à conseiller aux profanes parce que M. Maurois oubliant (sans doute pour la première fois) que le génie français est fait d'ordre et de clarté, ne s'est guère embarrassé d'explications et de parenthèses que le lecteur, non médecin, aurait sûrement trouvé fort opportunes.

André Maurois s'en tire cavalièrement dès le début de l'ouvrage en informant le lecteur qu'il "trouvera page 303 un lexique des termes scientifiques". Et allez donc, amuse-toi, scientifique lecteur, mon frère.

F. C.

En Russie et en Chine, CURZIO MALAPARTE. Traduit par Michel Arnaud. Paris, Editions Denoël, 1959, 273 pages.

En Russie et en Chine est un livre posthume, le seul que Malaparte ait laissé. Cette oeuvre inachevée se présente sous la forme d'un journal ou d'une lettre. La Russie n'était qu'une escale, le but c'était la Chine. Et pour la première fois, peut-être, Malaparte paraît sincère. Au contact de l'immense peuple chinois, il découvrait le sens de l'humanité. Il y sentait la possibilité "d'un monde de bonté et de justice". Et il a fallu qu'il se dépaysât, qu'il fit un profond pèlerinage au berceau de l'humanité. Ce livre vaut donc beaucoup plus par le témoignage de sa renaissance intérieure que par l'observation objective d'une renaissance chinoise. L'important pour nous, en lisant Malaparte, n'est pas de savoir si la base socialiste était la seule infrastruc-

ture qui pouvait mettre en mouvement six cents millions d'hommes, c'est de voir à travers Malaparte un horizon d'espoir chez ces hommes qui demeurent pour l'édification d'une société socialiste des bêtes de somme. Fait capital, la découverte de la bonté a conduit Malaparte vers le Christ. Ce voyage avait donc un sens profond que l'écrivain ne pouvait soupçonner. Il cessait de s'observer ou d'observer sans s'engager vitalement pour communier avec d'autres hommes. Sortant de lui-même il affirmait: "J'aime les Chinois." Que dans son enthousiasme, certains jugements de Malaparte nous semblent erronés, on les lui pardonnera facilement puisqu'il retrouvait l'authenticité et sa raison de vivre.

F. O.

Brûler le feu, poèmes de MARC ALYN, Paris, Pierre Seghers, 1959, 120 pages.

Marc Alyn n'a pas vingt-cinq ans et il a déjà publié plusieurs recueils de poèmes; il nous apparaît maintenant comme l'un des premiers poètes de sa génération.

Il y a chez lui une fougue, un élan, un dynamisme profonds. Une étonnante maturité aussi; un sens de la langue, du rythme et du poème, que l'on rencontre rarement.

La poésie de Marc Alyn n'est pas dialectique. Elle est faite de l'épaisseur des choses, elle signifie leur sensualité nécessaire dans un lyrisme que rien n'entrave.

Marc Alyn écrit, dans *Brûler le feu*:
Oui, c'était mon destin de clamer plus haut que l'orage

Avec de simples mots gonflés comme des éponges

De tous les secrets de l'éclair,

Faire échec au silence de l'univers hautain

En criant, en osant affirmer ma naissance,

Eclabousser l'oeil froid des astres sans langage

De nos faims éphémères et de nos yeux de sable.

Passionné comme un arbre, je me souviens...

Tel est encore le destin de Marc Alyn. Telle est cette oeuvre qui avance à pas de géant pour le plus grand honneur de la poésie.

J.-G. P.